

LE SECRET D'UNE TOMBE

QUATRIÈME PARTIE

LA JOLIE DENTELLIÈRE

—Ce n'était qu'une supposition, n'a mère.

—Valentine, ton père ne doutait pas.

—Alors, pourquoi l'a-t-on abandonnée ?

—Il y a là un mystère que malheureusement nous ne pouvons pas expliquer. Ah ! aujourd'hui surtout, nous devons regretter que les papiers, qui recélaient la vérité au sujet d'Emilienne, aient été volés au Dr. Villarceau.

Valentine, attache-toi moins à des préventions, et songe un peu plus aux devoirs que nous impose la mémoire de ton père.

—Mais, ma mère... balbutia Mme Delteil.

—Mes enfants, si le Dr. Villarceau était resté débiteur d'une grosse somme d'argent, hésiterions-nous à la rembourser ?

—Certes non, ma mère.

—Ah bien, ma fille, il y a des dettes de nature différente, mais qui sont également sacrées.

Elle était grosse, elle était énorme la dette que le Dr. Villarceau avait contractée envers Emilienne après le vol des papiers dont il était le dépositaire. Le Dr. Villarceau n'est plus, mes enfants, mais nous restons débiteurs de sa dette.

La perte de ces papiers, qui contenaient le secret de la naissance d'Emilienne, a été un grand et irréparable malheur ; mon mari n'en était pas responsable ; cependant il s'en accusait, et vous savez quel a été son chagrin : il ne s'est jamais consolé.

Me montrant le secrétaire où il avait cru les papiers en sûreté, il me disait :

—“ Je ne puis regarder ce meuble sans ressentir une douleur qui ressemble à un remords ; c'est que je n'ai pas su veiller comme je le devais sur cet important dépôt qui m'avait été confié.”

Et il ajoutait, en se frappant le front :

—“ Mais quel intérêt ce misérable Forestier avait-il donc à voler ces papiers ? Ah ! dans la mesure du possible, je voudrais pouvoir atténuer les conséquences de ce vol. Si je meurs sans y avoir réussi, après moi, ma chère femme, tu veilleras sur la pauvre enfant, dont j'étais en quelque sorte le tuteur.”

Je n'ai pas oublié cette recommandation de notre cher défunt, puisque j'ai pris Emilienne sous ma protection.

Mme Delteil était ébranlée, mais non encore convaincue ; dans son orgueil maternel, il lui en coûtait trop de voir s'évanouir le rêve brillant qu'elle avait formé pour son fils.

—Ma mère, dit-elle, n'avons-nous pas fait pour cette jeune fille tout ce que nous pouvions ? Nous l'avons affectueusement accueillie ; c'est grâce à nous qu'elle a une clientèle qui lui permet d'envisager l'avenir sans effroi. Mon père attendait-il de nous davantage ? Pensait-il que pour payer notre dette nous devions lui donner notre fils ?

—Valentine, si ton père pouvait t'entendre, voici ce qu'il te répondrait : —“ Lucien et Emilienne s'aiment ; puisque le bonheur de ces deux enfants est dans leur union, il faut les marier. Emilienne est pauvre, sans nom, sans famille ; mais en a-t-elle moins un grand cœur et de précieuses qualités ? Elle est digne de Lucien, j'en ai la preuve dans l'affection que toi et ton mari avez pour elle.”

Oui, Valentine, voilà ce que te dirait ton père.

Mais tu dois te rappeler et ton mari aussi, les dernières paroles qu'il a prononcées avant de mourir. Ah ! elles sont restées profondément gravées dans ma mémoire.

Nous étions tous trois auprès de lui, penchés sur le lit. Déjà il râlait. Soudain, ses lèvres s'agitèrent, et au milieu du profond silence de la chambre nous entendîmes ces mots sortir péniblement de sa bouche :

“ Philippe, Valentine, mes enfants, aimez-vous toujours ; Lucien... l'avenir...”

Puis il y eut dans son regard comme une clarté céleste et il ajouta avec plus de force :

“ Là-bas, l'enfant ! ”

Une dernière fois, il nous recommandait Emilienne.

—Je me souviens, dit M. Delteil ; oui, ce sont là les dernières paroles de mon noble et vénéré maître.

Valentine, silencieuse, tenait sa tête baissée.

Au souvenir de son père des larmes roulaient dans ses yeux.

—Ma chère Valentine, reprit le docteur, si Lucien doit trouver le bonheur en épousant Emilienne, nous ne pouvons pas dire à notre mère qu'elle plaide une mauvaise cause, nous n'avons pas le droit de nous opposer à ce mariage. Souviens-toi, Valentine, j'étais pauvre

quand je t'ai épousée ; as-tu eu à regretter de m'avoir pris pour mari ?

—Pas un seul instant ! répondit vivement Mme Delteil ; toutes mes espérances se sont réalisées et au delà ; tu as tenu toutes tes promesses, tu as fait de moi la plus heureuse des femmes.

Je n'hésite pas à le déclarer, continua-t-elle en souriant, j'aurais su fort mauvais gré à mon père et à ma mère s'ils s'étaient opposés à mon mariage.

Ma mère, ma mère chérie ! s'écria-t-elle en jetant ses bras au cou de Mme Villarceau, votre cause est gagnée.

—J'en étais sûre d'avance. Est-ce que mon fils et ma fille pouvaient penser autrement que leur vieille mère ? Nous voulons le bonheur de Lucien, et Emilienne nous en donne toutes les garanties.

Mes chers enfants, le bon Dr. Villarceau est content de vous !

—Quand vous le voudrez, ma mère, dit M. Delteil, Emilienne sera notre fille.

—Aussitôt que possible, mon ami. Ainsi, vous m'autorisez à annoncer à Lucien que vous donnez votre consentement à son mariage ?

—Oui, chère mère, répondit Valentine.

—En même temps, fit Mme Villarceau en souriant, je lui dirai que sa vieille grand-mère n'a pas eu beaucoup de peine à gagner sa cause. J'ai aussi à annoncer la bonne nouvelle à Emilienne. Je vais donc pouvoir calmer toutes ses inquiétudes ; la chère enfant va enfin rentrer en paix avec elle-même.

Bien qu'il fût déjà tard et presque nuit, Mme Villarceau donna l'ordre d'atteler et se rendit rue Godot-de-Mauroi.

Elle trouva Emilienne devant sa petite table, travaillant à la lumière de la lampe.

En voyant entrer Mme Villarceau, la jeune fille se leva en laissant échapper un petit cri de joyeuse surprise.

—Ah ! vous ne m'attendiez pas à cette heure, lui dit la bonne grand-mère en lui mettant un baiser sur le front.

—Ah ! vous avez reçu de bonnes nouvelles de M. Lucien ?

—Oui, de bonnes nouvelles, ma chère Emilienne.

La jeune fille s'aperçut alors que Mme Villarceau avait le visage rayonnant et la joie dans le regard.

—Je comprends, je devine ! s'écria la jolie dentellière, il va revenir !

—Oui, ma chère petite, dans quelques jours Lucien sera près de nous ; mais il y a autre chose.

—Ah !

—Ce n'est pas pour vous parler du prochain retour de Lucien que je suis venue vous voir ce soir. Emilienne mon enfant je vous apporte une grande joie.

—Madame... balbutia la jeune fille.

—J'ai tenu la promesse que j'ai faite à Lucien ; j'ai parlé à ma fille et à M. Delteil de l'amour que vous avez l'un pour l'autre, et, ma chère Emilienne, j'ai obtenu ce que je vous avais fait espérer : vous serez la femme de celui que vous aimez.

La jolie dentellière suffoquée par l'émotion porta la main à son cœur pour en comprimer les battements. Elle était devenue très pâle et ne pouvait prononcer une parole.

—Eh bien ! fit Mme Villarceau, vous n'embrassez pas la vieille grand-mère ?

Emilienne se jeta au cou de l'excellente femme et éclata en sanglots.

—Allons, ma chérie, allons, calmez-vous ; vous avez été forte contre la douleur, il faut l'être contre la joie.

La jeune fille couvrait de baisers les joues de la bonne grand-mère. Enfin elle se remit de son émotion.

—Ainsi, dit-elle d'une voix encore oppressée, M. et Mme Delteil ne me trouvent pas trop indigne de porter leur nom ?

—Vous savez qu'ils vous aiment, ma chérie ; ils veulent le bonheur de Lucien et le vôtre.

—Oh ! Lucien, Lucien ! murmura Emilienne avec une expression de tendresse indicible.

Et laissant aller sa tête sur la poitrine de Mme Villarceau.

—Mon Dieu, mon Dieu ! et ce n'est pas un rêve !

—Demain, ma chérie, vous aurez la visite de ma fille et de M. Delteil, qui, en vous ovrant leur bras, vous appelleront leur fille.

—Mon Dieu ! pourquoi ne suis-je qu'une pauvre fille ?

—Ne vous plaignez pas, mon enfant ; riche, vous ne seriez pas mon enfant ; riche, vous ne seriez pas plus aimée. Votre cœur est votre dot ; c'est un trésor plus précieux que tout l'or du monde.